

Ivan Pictet: « Je ne suis pas un penseur, je suis un homme d'action »

Retraité depuis quelques jours à peine, l'associé senior de la banque Pictet & Cie se prête avec franchise et spontanéité à l'exercice du bilan. Vie professionnelle, famille et Eglise sont passées en revue dans un entretien à bâtons rompus. Extraits.

Ivan Pictet, comment appréhendez-vous la retraite ?

« Retraite » est un terme que je redoute ! Je crois que c'est une période de la vie où on doit se reconstruire. C'est une transition assez surprenante sur le plan de l'expérience humaine. Une épreuve plus rude que je ne le pensais. En effet, quand on vous dit « merci, au revoir » pendant des mois, on a envie d'avaler une boîte entière d'antidépresseurs en rentrant chez soi ! Il faut savoir que dans mon cas, outre ma profession que j'ai exercée avec beaucoup de satisfaction, une grande partie de mes activités extra-professionnelles ont été fondées sur une sorte de légitimité due à ma fonction de banquier privé. Quand on cesse d'être actif dans son entreprise, le socle s'effondre un peu. En théorie, je ne devrais pourtant pas trop avoir de soucis : j'ai largement de quoi remplir mon futur emploi du temps. D'ailleurs, même si je me retire de la banque, je ne la quitte pas pour autant.

A quoi consacrez-vous votre temps ?

Je rejoindrai le « quartier » des anciens associés qui est particulièrement dynamique. L'un s'occupe d'art lyrique, un autre de la Constituante, un troisième est commissaire des banques et ainsi de suite. Si j'étais plus jeune, je serais certainement tenté de continuer à relever l'immense défi que représente le rétablissement de la réputation de la place financière. L'image actuelle du secteur bancaire est calamiteuse, et si certains d'entre nous sont coupables d'excès, nous sommes aussi l'instrument du politique,

toutes tendances confondues, qui profite des erreurs commises pour tirer à boulet rouge sur toute une profession. Les banquiers privés se situent dans une certaine mesure en dehors de cette polémique du fait que leur activité s'apparente davantage à celle d'une société de conseil plutôt qu'à celle d'une banque.

Quelles sont les valeurs que vous défendez ?

Avant tout l'indépendance. Pictet ne dépend de personne et les associés ont tout pouvoir de décision. Ce qui implique une grande responsabilité. Traditionnellement, nous sommes organisés en société de personnes, c'est-à-dire indéfiniment responsables. La tradition joue aussi un rôle puisque les familles d'origine (Pictet, Demole et de Saussure) côtoient des associés « hors sérail » qui apportent sang nouveau et savoir-faire. Chez Pictet & Cie, l'entreprise passe nettement avant les intérêts individuels des associés. Ainsi notre patrimoine personnel est exclusivement le produit de notre travail. 'L'outil de production' est littéralement donné aux générations futures, familles et nouveaux élus, sans distinction. L'avantage de cette indépendance est notre vision de développement à long terme, sans souci de résultat immédiat. Le respect fait aussi partie des valeurs essentielles : respect des clients en priorité, respect envers nos collaborateurs, respect finalement envers la cité et ses institutions. Si cela semble aller de soi, c'est toutefois une lutte quotidienne pour y parvenir. Reste une autre valeur essentielle dans toute profession : celle de l'excellence. Sans épiloguer, une en-

treprise ne peut survivre que si elle est compétitive.

Avez-vous toujours su que vous seriez banquier ?

Disons que j'ai suivi la voie tracée par mon père. J'y étais prédestiné (non pas dans le sens théologique) puisque représentant la septième génération en ligne directe.

Mais vous n'avez jamais rêvé d'exercer un autre métier ?

Je trouve difficile de raconter ma vie. Mon père a perdu son père à l'âge de 12 ans. Il a donc dû se battre. C'était sa motivation. La mienne était peut-être de retrouver une place perdue : j'ai habité longtemps Londres, comme enfant, avec ma mère. J'avais un besoin de retrouver une place légitime à Genève. Ceci mis à part, j'ai toujours eu le plus grand intérêt pour la finance et j'ai fait des études pour cela. Non, je n'ai jamais rêvé d'un autre métier. Je ne me suis peut-être pas posé la question. Je ne suis pas un grand penseur, je suis plutôt un homme d'action. Le banquier privé connaît une vie professionnelle et une vie privée très fusionnelles et en côtoyant mon père, ou même lorsque j'étais en « exil », c'est un choix qui s'est tout naturellement imposé. Je ne crois pas avoir raté une plus grande destinée !

Vos enfants suivront-ils votre voie ?

Non, aucun des trois n'est intéressé. Ma fille aînée s'occupe d'ONG, elle est juriste et fait de la politique. Ses idées, que je respecte, sont assez différentes des miennes. Mon autre fille a fait un doctorat en physique. Elle s'occupe actuellement à fonder une famille. Quant à mon fils, il prépare son doctorat en psychologie à Oxford. Aucun ne m'a suivi. Peut-être parce qu'une entreprise de 3 000 personnes ne fait pas nécessairement envie. Je crois plutôt que m'étant beaucoup investi professionnellement, j'ai été peu présent et j'ai peut-être failli à ma tâche de père et aussi de mari.

Que pensez-vous avoir transmis à vos enfants ?

Il y a des valeurs fondamentales que nous leur